

« UNE VILLE NOMMÉE DÉSIR »

Stéphane Juguet, anthropologue et spécialiste de l'innovation urbaine, nous livre sa vision politique de la ville. Une ville en perpétuel ajustement qui attire et questionne. Une ville catalyseur des évolutions de notre société. Une ville qui doit répondre à des grands enjeux pour faire face aux mutations en cours. Voyage dans une ville nommée désir.

38

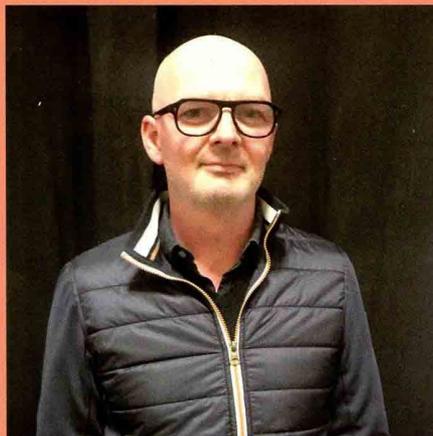
Comment voyez-vous la ville de demain ?

Je vois plusieurs tendances déjà en cours. Ces villes vont continuer à se métropoliser, à grossir. Un des grands enjeux sera alors leur capacité à orchestrer les flux de marchandises, de données, de personnes. De nouveaux métiers vont émerger dont la mission ne sera plus uniquement de gérer du foncier, mais d'orchestrer des flux à l'échelle de grands territoires.

Si la ville ne sait pas orchestrer des flux, elle risque de créer de points de crispation qui vont conduire à ce qu'elle devienne insupportable car elle ne pourrait plus répondre à la promesse qui est la sienne de devenir une ville aérée, épanouissante.

Autre phénomène, je vois la standardisation des espaces et des villes. C'est déjà à l'œuvre aujourd'hui. On est dans le culte de la répliquabilité parce qu'il faut qu'un modèle qui fonctionne puisse être dupliqué. Et donc toutes les villes finissent par se ressembler, s'homogénéiser, se standardiser. Certes, le standard permet d'optimiser l'exploitation de la ville, mais inversement, ça finit par gommer l'identité de chaque ville. C'est un autre enjeu pour la ville de demain : garder des marqueurs qui s'appuient sur son histoire qui permet de confirmer son identité pour qu'elle soit singularisante et donc attractive au bon sens du terme.

On voit également émerger la question de la ville productive. On a beaucoup mis l'accent sur l'aspect Smart avec le numérique qui devait générer de nouveaux gisements d'activités. Mais on s'aperçoit que toute une catégorie qui habitait les cœurs de villes ne peut plus y habiter.



Paris perd des habitants aujourd'hui parce que les logements sont devenus inaccessibles, parce qu'il y a des réseaux et des plateformes numériques qui en ont fait un grand espace hôtelier. On risque d'avoir des villes qui vont perdre en population parce qu'elles n'auront pas pu accueillir en leur sein des activités artisanales et productives.

C'est une vision assez éloignée de l'imaginaire commun, un peu angélique, de la ville de demain ?

Je ne pense pas. Ce sont simplement des tendances partagées qu'il faut prendre en compte. Ce qui peut m'inquiéter, par

contre, c'est la perte de la dimension républicaine de la ville. Selon moi, l'espace urbain devrait être guidé par trois grands principes : garantir la libre circulation de chacun qu'elle que soit son statut ou son rôle. Garantir un espace égalitaire où tout le monde a le droit de citer. C'est la définition même d'un espace public. Et enfin, rester un lieu de rencontres, d'échange, de lien social.

J'ai l'impression que c'est de moins en moins le cas. On demande par exemple aux promoteurs, non plus de construire des immeubles, mais des morceaux de villes. On voit aussi les GAFAs inventer leurs propres villes sur un registre qui ne garantit pas la liberté à tout le monde mais avant tout à leurs communautés. Ces entreprises cultivent le culte de la liberté mais ont tendance à oublier les principes d'égalité et de fraternité. Le risque c'est de voir des villes marquées par l'entre soi. Alors que la ville est et doit rester un espace de confrontation et de diversité.

Et si...

Les défis sont grands alors pour que les villes restent désirables. Vous voyez des pistes de solutions ?

Quand on parle de « La ville de demain », ce n'est pas tant le problème de la ville que le modèle de société dans lequel on veut vivre. Le projet urbain doit être associé à un projet politique clairement lisible, sinon on va dans le mur. Aujourd'hui on va plutôt vers des villes ubérisées avec quelques bulles d'aération pour ceux qui en auront les moyens. On a donc deux choix selon moi : soit on va vers des villes qui essaient de gommer les effets pervers de leur attractivité, soit on essaye d'imaginer un nouveau modèle de société, plus résilient qui va nécessairement modifier nos manières de bouger, de consommer, d'habiter. La ville n'est que l'incarnation d'un projet de société.

On voit émerger beaucoup d'expérimentations aujourd'hui pour imaginer une autre façon de vivre et de faire la ville, ça fait partie des pistes à regarder selon vous ?

Oui. Face à la vision d'une ville pilotée par l'algorithme, il est nécessaire d'imaginer d'autres alternatives. Je suis convaincu qu'aujourd'hui la ville se construit en mode Lab. En raison de l'accélération des mutations à l'œuvre, on n'a d'autres solutions que de faire preuve d'agilité. De faire preuve de réajustement constant.

La ville par définition est un objet infini. Un être organique, maladroit. Et pour s'ajuster en permanence, il faut qu'on braconne, il faut qu'on expérimente.

La ville a-t-elle un rôle à jouer pour accompagner ses habitants dans ces mutations dont vous parlez ?

Notre rapport à la ville est fait d'ambivalence. C'est « je t'aime moi non plus » ou « une ville nommée désir ». C'est à la fois un lieu d'attractivité. C'est un lieu qui permet à tous les contraires de s'exprimer. Ça crée de la mixité. C'est le lieu de l'extra-ordinaire. Et en même temps, la ville est monstrueuse, elle est maladroite. Elle peut faire peur. Et c'est ce qui la rend sympathique. Un des risques, c'est que la ville deviennent terriblement aseptisée au nom du bien-être, au nom de prendre soin des plus fragiles, au nom de la quiétude des riverains. Avec la ville pilotée, je crains l'émergence de villes prévisibles. Comme on prévoit la météo. Et qu'on perde l'incongru, l'étrangeté de la ville. Le réenchantement, c'est la capacité à créer de la surprise.

Et si...

“ **LA VILLE PAR DÉFINITION EST UN OBJET INFINI. UN ÊTRE ORGANIQUE, MALADROIT** ”

39

Mais piloter permet d'optimiser et donc de consommer moins par exemple ?

Longtemps, la ville a été l'espace de la maîtrise, l'espace du technique où l'on maîtrisait les flux, les accès, etc. On avait constitué des normes pour garantir l'épanouissement humain. Le Corbusier en est un exemple. C'était une ville d'ingénieurs. Aujourd'hui ça reste une ville d'ingénieurs sauf que cette perception s'est digitalisée. On pense qu'on va pouvoir la piloter et la rendre raisonnable grâce à des algorithmes qui devraient nous assister. Il faut peut-être faire évoluer cette perception. Une troisième voie est, par exemple, de dire que la ville est un corps vivant avec un développement organique. L'enjeu alors, selon moi, n'est pas d'essayer de la maîtriser mais de créer les conditions pour qu'elle s'autorégule.

Stéphane Juguet est anthropologue, directeur de l'agence What Time Is I.T., membre du comité scientifique de l'Atelier Énergie et Territoires, un laboratoire d'idées, d'études et de recherches créé en 2012 par EDF. À Nantes, il a ouvert le Wattignies Social Club, ancien garage de 1200 m² réaménagé en lieu dédié au « tuning d'expérimentations urbaines »